

Origène, ou l'homme-livre

Hervé Dumez

Depuis que l'écriture existe, qui, en l'espace d'une vie, aligna le plus de pages ? Sans qu'il y ait certitude, probablement Origène. Un homme riche dont il avait provoqué la conversion et qui était devenu son ami paya toute sa vie sept sténographes qui se relayaient pour transcrire ses enseignements, quelques jeunes filles calligraphes pour les mettre en forme, et plusieurs copistes pour les diffuser. Il ne prononçait pas un mot qui n'entrât dans un livre. Épiphane a parlé de six mille au total. Saint Jérôme estime que le chiffre de deux mille est plus réaliste. La plupart de ces ouvrages sont perdus, dont l'importante correspondance. Qui connaît encore son nom ?



Il était né à Alexandrie, non loin de la grande bibliothèque. Son père, alors qu'il était tout petit, lui faisait apprendre la Bible par cœur. La nuit, quand l'enfant dormait, il allait le voir et déposait un baiser sur la petite poitrine que l'esprit, de son souffle, habitait. Quelques années plus tard, sous Septime-Sévère, les persécutions commencèrent et le père fut arrêté. Sa femme et son fils étaient eux-mêmes menacés. L'adolescent se rendait à la prison, exhortant les captifs à ne pas se renier. Sa mère craignant qu'il ne fût lui-même emprisonné, fit cacher ses vêtements pour qu'il fût forcé de rester à la maison. Il continua alors de soutenir son père par lettres : « Garde-toi de changer d'avis à cause de nous » lui écrivit-il. Son père fut torturé mais ne céda pas, puis finalement décapité. Son fils l'assista en ce dernier moment.



Dans cette ville où cohabitaient des hommes de toutes religions, où étaient conservés tous les livres du monde, plus personne n'osa enseigner l'Écriture. Il se fit alors professeur pour faire vivre ses frères et sœurs. Il enseignait aux garçons et aux filles à lire, à écrire, à comprendre les textes. À longueur de journée, il interprétait. Il ne conservait pour lui que le minimum pour vivre – quatre oboles par jour. Volontairement, il dormait peu, à même le sol, sans couverture. Toujours menacé, il ne se cachait pas, accompagnait les condamnés jusqu'au lieu de leur supplice, les tenait dans ses bras et leur donnait un dernier baiser de paix. Ses élèves l'admiraient et l'aimaient. Il ne craignait pas de les exposer à la philosophie et leur enseignait les trésors des penseurs grecs, leur en montrait la grandeur, tout en ayant l'habileté de les enseigner tous, de manière à ce que, touchant du doigt la diversité des approches et leurs contradictions, ses élèves ne se laissent pas détourner des écritures par un emballement soudain pour une doctrine. Un de ses disciples dit qu'il fut profondément blessé par l'amour qui émanait de lui, frappé par l'aiguillon de sa douceur.



Mais sans doute la beauté et l'intelligence d'une de ses étudiantes troublaient ses jours, la nuit obsédaient ses rêves. Une parole de son maître le hantait (Mathieu, 19, 12). Il décida alors d'en finir avec la seule chose qu'il pouvait vraiment redouter : froidement, tout prêt de s'évanouir, dans un cri étranglé, il s'émascula. Ainsi cessa-t-il d'être tout à fait homme, et devint-il pleinement livre. Par la suite, revenant peut-être sur sa vie et sur ce texte, s'inspirant d'un compatriote alexandrin juif, il fut le premier à distinguer systématiquement le sens littéral des autres sens de l'Écriture, créant l'herméneutique ou l'art de l'interprétation.



Avec soulagement probablement, et même avec envie, il vit arriver de nouvelles persécutions. Les autorités ne voulaient pas en faire un martyr, craignant de renforcer son aura. Elles le firent torturer en prenant soin d'éviter qu'il mourût : le but était de le faire se renier en évitant de le tuer. Il tint bon, mais ressortit le corps brisé et mourut quelque temps après.



Il écrivait sans cesse et pourtant sans jamais tenir un stylet et tracer un signe, en commentant de vive voix les écritures, peut-être en mangeant (grâce au Verbe, dit-il, nous faisons tout pour la gloire de Dieu, jusqu'au boire et au manger), en priant, en discutant, toujours accompagné d'une ombre prenant en note ce qui sortait de sa bouche, d'autres derrière le copiant aussitôt. Il développa un livre rien que sur le premier verset de l'Évangile de Jean et composa des *Tapisseries* ou *Stromates*, un genre qui permet d'aborder diverses questions n'ayant pas grand rapport les unes avec les autres. Pieusement, Basile de Césarée et Grégoire de Naziance recueillirent le meilleur de ce qui restait de ses ouvrages dans un recueil appelé l'*Amour des belles choses* (*Philocalie*). Tout ce qu'il écrivit ne fut qu'un commentaire du Livre.



Pourquoi son nom est-il à demi oublié ? Son geste de pureté physique trop extrême effraya, comme son être d'exigence. En tout ce qu'il fit, il ouvrit des voies, posa des fondements, mais se laissa emporter un peu loin. À l'époque, le dogme n'était pas fixé. Il cherchait, explorait. Un concile rejeta sa croyance en un rétablissement universel final – l'apocatastase : fervente, sa foi en l'absolue bonté de Dieu l'entraîna en effet à penser que le créateur irait jusqu'au bout de son amour et de sa patience et ferait autant de mondes successifs qu'il serait nécessaire pour qu'enfin chacun finît par se tourner vers Lui, que tout revînt à la perfection initiale, que l'amour régnât dans sa plénitude, personne n'étant laissé de côté, pas même Satan. L'Église condamna cet excès.

Cent cinquante ans plus tard, l'évêque de sa ville natale, après avoir combattu des moines qui se réclamaient de lui, ayant travaillé à extirper l'« hydre des hérésies », se remit à le lire à la fin de sa vie. À des proches qui s'en étonnaient, il répondit : « *Les œuvres d'Origène sont comme un pré dans lequel on trouve beaucoup de très belles fleurs et quelques mauvaises herbes. Le tout est de choisir...* ».

Et Érasme, bien plus tard, ajouta : « *Nemo melius Origene* » – Rien de mieux à lire qu'Origène ■